SAMEDI 28 JUIN 1913

LA CROIX DE ROUBAIX-TOURCOING

XXIV° ANNÉE. — N° 3274. — SAMEDI 28 JUIN 1913

BUREAUX : LILLE. — 15, rue d'Angleterre — Téléphone : 672

5 CENTIMES

5 CENTIMES

BUREAUX : ROUBAIX. — 36, rue du Vieil-Abreuvoir — TOURCOING. — 36, rue des Ursulines

Adveniat regnum tuum

Dieu protège la France!

Samedi 28 juin. — SAINT BENIGNE

VENDREDI 27 JUIN 1913

La journée

Après avoir perdu toute la séance de vendredi matin, par suite de l'obstruction des gauches, dans la discussion du projet d'un septième douzième provisoire, la Chambre a repris l'après-midi la discussion de la loi militaire.

*

Le président est rentré en France aujourd'hui.

*

Le « Journal Officiel » publie la liste des candidats admissibles à l'Ecole de Saint-Cyr.

*

N'écoutant que son patriotisme, le Reichstag allemand a voté en seconde séance l'impôt de guerre de un milliard et quart.

*

Désireuse de sérier les litiges et de s'assurer l'appui triplicien dans la question de Salonique, la Bulgarie réclame l'arbitrage des six puissances entre elle et la Grèce.

*

La Skouptchina serbe s'est réunie en séance secrète. On croit qu'aujourd'hui elle maintiendra sa confiance au Cabinet Pachitch qui est décidé à la paix, comme on le sait.

*

Le général Boganovitch, ministre serbe de la Guerre, n'a pas maintenu sa démission.

*

Les Bulgares auraient anéanti une section de cavalerie serbe.

*

A la suite de l'échec qu'il vient de subir à l'occasion des récentes élections législatives, le ministère hollandais a donné sa démission.

ROME

De notre correspondant particulier, le 27 juin :

L'audience du pèlerinage bergamasque dans la Cour Saint-Damase

Une nouvelle audition de polyphonie sacrée devant le Saint-Père

Jeudi soir, à 5 heures, une foule plus considérable encore que la fois précédente, était réunie dans la cour Saint-Damase, pour recevoir la bénédiction du Saint-Père. On l'évalue à 7 000 personnes, y compris 800 pèlerins bergamasques venus à Rome sous la conduite de S. Exc. Mgr Radini-Tedeschi.

A cette occasion, la section chorale de l'Ecole supérieure de musique sacrée, dirigée par le maëstro Don Raphaël Casimiri, a donné une nouvelle audition de polyphonie sacrée.

Quand le Saint-Père, accompagné de sa cour, se fut présenté au balcon, ayant à son côté l'évêque de Bergame, la chorale entonna le grand chœur à quatre voix *Les Martyrs au Colisée*. Les mâles accents des trois cents exécutants, admirablement fondus, donnèrent à la composition de L. de Rillé tout son effet dramatique, grâce aussi à l'excellente acoustique de la cour Saint-Damase.

S. S. Pie X avait écouté avec un intérêt manifeste. Sa voix s'éleva ensuite, pour donner à la foule agenouillée la bénédiction solennelle.

Puis le Pape se retira. Par une gracieuse attention pour les pèlerins, la section chorale fit entendre encore le *Sanctus* de la messe *Regina cœli*, œuvre du maître flamand Jacques de Kerle (XVI° siècle); elle répéta ensuite le *Tu es Petrus* de V. Goller, qu'elle avait déjà exécuté dans la cour Saint-Damase, jeudi passé.

La médaille pontificale de 1913

Le cardinal Merry del Val et Mgr Ranuzzi, accompagnés du graveur Bianchi, ont présenté, ce matin, au Pape, les exemplaires or, argent et bronze, de la médaille frappée, comme tous les ans, pour la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. Elle représente, cette année, le nouveau Séminaire régional calabrais « Pie X », dû entièrement à la munificence du Souverain Pontife.

*

Le « Cosmos »

Revue des sciences et de leurs applications

Un an, 20 francs ; étranger, 25 francs ; le numéro 0 fr. 50. — Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, VIII°.

France et Angleterre

L'Angleterre a fait à M. Poincaré un accueil royal. Vous avez pu lire ici le détail des cérémonies, et comment la locomotive du train présidentiel s'appelait « la France », et comment on avait peint en blanc ses briquettes de charbon, et comment la reine et le roi avaient visité en personne, avant qu'il n'arrivât, le logis princier de leur hôte, en bons bourgeois qui tiennent à ce que rien ne cloche et que le service soit parfait. Le télégraphe nous a rendu le son des hourras et tout le remuement du peuple. Vous avez entendu les toasts. Ils furent ce qu'ils devaient être.

Mais l'Angleterre a fait un geste plus noble encore. Kipling, l'esprit le plus robuste de notre temps, le plus direct, le plus viril, romancier au génie brutal et profond, poète immense comme l'empire qu'il a chanté, a tenu, lui aussi, au nom de la race qu'il incarne, à joindre son salut au salut universel. Si Kipling était poète-lauréat, je me méfierais. Mais la place est vacante, et Kipling, peu libéral, ne l'occupera sans doute pas. C'est du fond de son âme et du fond de sa sincérité qu'il a dédié à la France un magnifique poème de bienvenue. Des manifestations pareilles comptent.

On s'est fait de Kipling en France une idée généralement fausse. On le considère comme un écrivain bizarre, tourmenté, précieux, fugace, obscur. Kipling est clair, simple, entier, résistant, palpable. Son dernier poème est d'une limpidité et d'une force classiques (1).

> Rompue à toutes les déveines connues, soulevée au-dessus d'elles toutes, — Par la joie de vivre, saine et légère, bouclier des Gaulois, — Furieuse dans le luxe, impitoyable au travail, — Terrible d'une force tirée de ton sol infatigable, — Juge le plus strict de ta valeur, la plus noble de l'esprit humain — Première à suivre la vérité, dernière à abandonner les vieilles vérités, — France aimée de toute âme qui aime la race humaine.

Et l'histoire millénaire de la rivalité franco-anglaise se déroule, drapée dans les plis un peu roides d'un vers impeccable et magnifique :

> Avant notre naissance (te souviens-tu ?) côte à côte nous gisions — Dans le sein de Rome, impatients d'entamer la rixe. — Avant qu'on distinguât nos langages, notre tâche unique était connue : — « Chacune doit mouler le destin de l'autre en forgeant le sien ». — C'est pourquoi nous agitâmes l'humanité jusqu'à ce que toute la terre fût nôtre — Jusqu'à ce que nos luttes mondiales enfantent des trônes et des puissances de rencontre, — Marionnettes que nous faisions et que nous brisions pour barrer la route à l'autre, — Equipement, avant-poste, mercenaires de notre courroux.

Et le poète montre les deux peuples acharnés l'un contre l'autre, « mystère, terreur, besoin et amour » l'un de l'autre :

> Dans la coupe de l'autre nous avons versé pêle-mêle sang et larmes, — Joies brutales, espoirs démesurés, intolérables peurs, — Tout ce qui pendant mille ans mit du sel ou des souillures dans la vie.

Oui, nous pouvons le redire avec Kipling,

> O camarade, nous avons en tout temps vécu avec grandeur !

Mais d'anciens remords suivent la vieille gloire. Avec quelle franche émotion Kipling n'évoque-t-il pas le souvenir de Jeanne d'Arc et « le péché immortel que nous avons commis ensemble, à Rouen, sur la place du marché » ! Aucune vantardise, aucune flatterie, aucune avance ne nous touche davantage que cet aveu, farouche et tendre.

Le poème de Kipling a cet intérêt pour nous, entre tant d'autres, qu'il exprime les sentiments non officiels de l'Angleterre ; c'est un jaillissement d'amitié, d'autant plus précieux qu'il est spontané. Cette spontanéité n'est pas très vieille.

Il ne faudrait pas chercher loin, en effet, pour trouver dans la vie des deux peuples et dans l'œuvre de Kipling lui-même, des injustices réciproques et des attaques passionnées. Fachoda, la guerre du Transvaal, le boycottage de l'Exposition de 1900, les plaisanteries françaises sur la reine Victoria, qui nous aimait peu, tout cela, il y a dix ans encore, troublait notre commune atmosphère. Kipling, à cette époque, dans son *Livre de la Jungle*, nous représentait sous les traits répugnants du *Bandar-log*, de la race des singes, qui n'ont point de loi, pas de chefs, du *Bandar-log* inconstant et vantard, toujours à la veille de sublimes découvertes et qui n'aboutit à rien.

Comme on change ! En 1852, Tennyson vitupérait aussi contre la France, mais dans un tout autre esprit :

> Nous n'aimons pas ce dieu français, fils de l'enfer, — La guerre fauve, qui brise le commerce des sages !

Aujourd'hui amour sur toute la ligne ; et Kipling chante :

> Quelle chose le sang et le fer pourraient dissoudre que nous ne puissions rassembler, — Nous qui avons ravagé nos deux rivages, mis à sac nos deux foyers, — Depuis que l'épée de Brennus résonna dans la balance romaine ?
>
> Un danger commun nous réunit.

En 1852, Tennyson trouvait que les lords anglais baissaient trop l'échine devant la France :

> Tant que nous durerons, nous devons parler libres, — Quand même tout l'ouragan d'Europe se déchaînerait sur nous. — *Nous ne sommes point une petite principauté allemande*, — Mais l'unique voix en Europe : il nous faut parler.

Ces temps sont loin. Il n'y a plus de petites principautés allemandes en 1913, mais un empire énorme, monstrueux, un gros nuage noir qui menace de crever en tempête et d'anéantir la civilisation occidentale. Kipling le sait bien :

> Nous guettons l'allure des années nouvelles, nous demandant si elles recèlent — Des éclairs plus farouches que ceux que jadis nous avons lancés. — Nous entendons des voix nouvelles s'élever, questionner, se vanter ou railler, — Nous faisons le compte des nouvelles quilles à flot, des nouveaux bataillons sur terre, — Massés comme les nôtres, quand nous méditions nos coups, t'en souviens-tu ?

Nous nous en souvenons, et ce souvenir ne nous rassure guère. Que nous vivions à Londres ou à Paris, nous nous disons que l'heure est proche où le « grand soir » s'appesantira sur la terre. Nous verrons alors ce que vaut l'amitié anglaise.

Elle vaudra sans doute ce que vaudront les hommes d'Etat alors au pouvoir. La politique ne s'encombre pas de poésie. En 1899, la France rimait pour les Boers et ne fit rien pour eux.

Si l'Allemagne se jetait aujourd'hui sur la France, il n'est peut-être pas absolument certain que le gouvernement libéral nous prêterait un secours efficace. Une partie de la gauche et toute l'extrême-gauche anglaises ne rêvent que d'un rapprochement avec l'Allemagne. Entre les deux pays il n'y a pas d'Alsace-Lorraine, et l'on sait que Georges V a reçu une éducation plutôt germanique et éprouve pour Guillaume II les sentiments d'un cousin rempli d'affection.

Malgré toutes les réceptions et toutes les embrassades, malgré toutes les sympathies et toutes les sincérités, d'où qu'elles viennent et où qu'elles aillent, l'avenir apparaît toujours comme douteux, de plus en plus :

> Sous le joug du savoir et du remords, nous arrivons au repos.

Hélas ! non, Kipling, nous n'arrivons pas au repos, nous continuons notre peine, notre longue et glorieuse et dure peine militante, mais cette fois-ci ensemble, genou contre genou. Pour la paix ? Qui le sait ? Pour la guerre ? Peut-être.

R. T.

(1) Les traductions qu'il en a données fourmillent de contresens.

GAZETTE

Le poète candidat

Quand l'académicien Jean Richepin sera candidat quelque part, aux élections législatives, ses adversaires ne manqueront pas de rappeler au diable devenu vieux qu'il ne fut pas toujours ermite. Il fut un temps où le jeune poète se vantait de n'avoir point de patrie.

Les Touraniens étaient ses aïeux, c'est d'eux qu'il tenait, disait-il, son esprit mécréant et son mépris des lois. Le nomade se vantait. Il était né, tout simplement, à La Fère, et son père, au lieu d'être un de ces barbares qui semaient la terreur autour d'eux, se contentait d'être un brave médecin-major et d'étancher le sang versé pour la patrie.

M. Richepin n'est plus Touranien du tout, il a acquis le respect des lois et du suffrage universel. Il tient, dit-il, « à ce que l'on respecte la discipline du patriotisme et à ce que l'on ne déforme pas l'âme admirable de la France. »

A l'âge où M. Richepin faisait le « chenapan » plusieurs de ses blocards actuels étaient des jeunes gens fort confits en dévotion. M. Richepin fait le voyage en sens inverse.

La carcanomancie

Faut-il juger les caractères des présidents sur leurs cols ?

C'est peut-être ce que feront les historiens de l'avenir.

Ils constateront que M. Thiers et M. Grévy avaient conservé le col droit et évasé des grands bourgeois du second Empire. M. Carnot s'enfermait dans un col rigide genre officier.

M. Casimir-Périer se permettait un col rabattu très bas: il n'avait aucun souci du qu'en dira-t-on. Le col de M. Félix Faure était également rabattu, mais très correct: c'était le col d'un ouvrier parvenu. MM. Loubet et Fallières se contentaient du faux-col démocratique, très ouvert, en braves Méridionaux qui ne veulent rien sacrifier de leurs aises.

M. Poincaré porte un col qui est à la fois droit et rabattu. C'est évidemment qu'il pense qu'un président doit planer au-dessus des partis.

La gallophobie allemande

A propos du récent et terrible accident de Cherbourg, qui vient de coûter la vie à de courageux marins et qui en a blessé très grièvement plusieurs autres, des journaux allemands, comme la *Post* et la *Tægliche Rundschau*, insultent au malheur de ces braves gens, ainsi qu'à notre douleur. L'un ose dire que les Français, comme les fanatiques Indous, *ont cru honorer leur grand président en lui sacrifiant des vies humaines* ; l'autre dit que *Marianne a vraiment la guigne, etc...*

M. Henri Welschinger, de l'Institut, a estimé qu'on ne pouvait se contenter de laisser de côté ces pauvretés et de leur répondre par le mépris.

« Eh bien ! non, écrit-il dans le *Journal des Débats*. Il faut qu'une voix au moins proteste contre un pareil langage, et si faible que soit la mienne, je désire qu'elle soit entendue. Les articles de la *Post* et de la *Tægliche Rundschau* nous montrent, en effet, quelle confiance on peut avoir dans les essais de rapprochement entre une France toujours généreuse et une Allemagne toujours hostile. »

Rappelons-nous que dans cette sorte de journaux les Français étaient traités, au moment de l'incident de Nancy, comme des êtres inférieurs aux peuplades les plus sauvages et le rebut de l'humanité !...

Tu parles !

Le glaive de Guillaume II

De toutes les épées de l'empereur d'Allemagne, la seule qui compte est le glaive symbolique qui, avec le sceptre et la couronne, figure dans le trésor des insignes de la souveraineté.

Ce glaive, qui date du XVI° siècle, a une longueur de 96 centimètres. Son fourreau, d'argent incrusté d'or, montre sur des plaquettes, des scènes de la Bible. On y voit la naissance du monde, la faute originelle, le crime de Caïn, l'arche de Noé, Jéhovah détruisant Babel, le sacrifice d'Abraham, l'échelle de Jacob, Samson enlevant les portes de Gaza et le même tondu par les soins de Dalila. Le pommeau présente sur le devant un médaillon avec la double image d'Albert et de sa femme Dorothée, sur l'autre face le sacrifice d'Iphigénie.

Ce n'est pas un soldat, c'est un archéologue qu'il faut pour tirer ce sabre au clair.

L'horloge de vingt-quatre heures

Nous avons annoncé, ces jours derniers, l'inauguration de la nouvelle horloge de la gare Saint-Lazare à Paris.

Notre photographie représente les deux faces du cadran. On sait que de minuit à midi, le cadran, identique à ceux en usage actuellement, marque les heures de 1 à 12. A midi, un déclanchement se produit et à la place des chiffres 1, 2, 3, marquant les heures de l'après-midi, apparaissent les chiffres 13, 14, 15 jusqu'à 24. A minuit, nouveau déclanchement, et le premier cadran réapparaît.

Les martyrs du « bloc »

Après Dreyfus, qui servit si longtemps et si utilement les ennemis de l'armée dans leur campagne internationale, Donat de Couffouleux prend figure de martyr dans la lutte contre l'école catholique et la liberté de conscience. Nous l'écrivions, il y a peu de jours, Donat est tabou. Et les faits quotidiens le prouvent.

L'Aveyron possède naturellement un Syndicat d'instituteurs, et son représentant figura au célèbre Congrès de Chambéry ; mieux que cela, ce Syndicat refusa de se dissoudre. Il en résulte que le préfet invita, le 20 juin dernier, l'inspecteur d'Académie à recourir aux sanctions disciplinaires contre les membres de ce groupe.

Mais Donat figure parmi eux, et voilà que, victime des cléricaux, il tombe sous les foudres de M. Barthou Ah ! c'est un beau concert d'indignation dans la presse sectaire ! Evidemment, on ne pouvait s'attendre à pareille aventure. Clemenceau réclamait la croix pour Donat, le *Rappel* lui faisait souscrire 10 000 francs par toute la fleur du radicalisme où se rencontrent anciens, présents et futurs ministres, enfin on lui votait un bronze d'art : *Le vainqueur de Marathon* — l'hellénisme fleurissant les cervelles radicales ! — Et M. Barthou ose se souvenir que les Syndicats représentés à Chambéry ont fait œuvre d'antipatriotisme ! Comme si, ce faisant, ils n'étaient pas en étroite communion d'idées avec l'*Humanité* de Jaurès et le *Radical* organe des combistes.

Quelle réparation, quelle preuve de loyalisme « républicain » M. Barthou va-t-il donner à la gauche, en frappant les catholiques ? On l'attend aux actes.

Toutefois, que le souple Béarnais y réfléchisse ! Les catholiques sont las de servir de boucs émissaires aux haines radicales. Il pourrait peut-être bien l'apprendre un de ces jours, s'il n'en est averti déjà.

Ils se défilent

La salle Wagram n'a pas vu les généraux Peigné, Godard ni Rouvray. Eux-mêmes rougissent de la honte qui marquerait leur front à jamais. Mais une chose reste : leur patronage qui couvrait cette séance scandaleuse.

Quant aux généraux francs-maçons et fichards Pédoya et Percin, ils y figuraient bien en personne et s'y trouvaient à l'aise. Et Percin fut l'orateur principal.

CHRONIQUE MILITAIRE

Encore les « embusqués »

La guerre aux embusqués est une des formes chroniques de la mauvaise humeur que ressentent, soit les adversaires irréductibles du service militaire, soit les opposants momentanés aux projets qui menacent d'accroître le poids des charges militaires. C'est un sujet commode, confortable, où ne subsiste aucun imprévu ; en même temps qu'il est accessible à l'intelligence de tous les constructeurs d'une société et d'une armée idéales, il se prête aux faciles effets d'éloquence. Les délicats même ne dédaignent pas d'y recourir et d'assaisonner d'ironiques allusions aux abus de l' « embuscade » leurs dissertations sur les maux de la nation armée.

On n'ignore pas que M. Clemenceau a daigné favoriser de son appui l'effort du gouvernement, et qu'il a reconnu en principe l'opportunité de l'augmentation de la durée du service. Et cependant les lecteurs du journal où sa vieillesse pugnace prolonge ses ébats ont pu y contempler une caricature étalée en bonne place, et remarquable par ses dimensions, qui représentait le fléau de l' « embuscade » sous les traits d'un ordonnance accablé par le fardeau d'un filet à provisions, où s'entassaient les baroques acquisitions d'une ménagère matinale. Simple trait de satirique ! Sans doute, mais il n'en faudra pas davantage pour entretenir dans l'esprit des lecteurs la pensée que l'augmentation des charges militaires est, en partie au moins, la rançon des abus, conservés et cultivés par les officiers de tous grades, habiles à utiliser pour leur avantage personnel les ressources sacrées du contingent national.

Au cours des débats qui se traînent au Parlement et dont l'allure pitoyable effacera bientôt dans le souvenir la générosité du mouvement qui avait porté la France tout entière à l'acceptation du sacrifice réclamé, des calculateurs étonnants se sont révélés. Leur merveilleuse aptitude à gaspiller sans cesse des millions a fait place tout à coup à un esprit d'économie prodigieusement minutieux et perspicace. Ils ont pourchassé avec une diligence remarquable et dénoncé le gaspillage des hommes de troupe. On leur demande 160 000 hommes pour donner enfin à l'armée la solide armature nécessaire à son bon fonctionnement, et le nombre indispensable en face d'un ennemi qui enfle prodigieusement son organisation offensive, et ils protestent que ce nombre, l'armée française le possède déjà, et qu'une sévère inspection de ses moyens lui en révélera l'étendue. Pour renforcer notre couverture, pour nourrir nos unités squelettes, pour créer de nouveaux services et fournir aux autres une dotation en hommes convenable, il n'est que d'opérer une rafle consciencieuse des embusqués. Devant nos yeux papillotants, ils ont déroulé la fantasmagorie éblouissante de leurs chiffres, de leurs trouvailles.

Parmi ceux qui additionnent avec le plus de bonheur les forces perdues, il est surprenant qu'on retrouve ceux-là mêmes dont les objurgations et les démarches ont empêché d'aboutir le projet qui réduisait les musiques militaires. Je ne suis pas partisan, je l'ai dit, de cette réduction. Une armée n'est pas un corps sans âme, et le souffle, le panache lui sont nécessaires autant et plus que les mécaniques coûteuses de l'armement et de l'outillage. Mais enfin, il faut convenir que de tous les employés, les musiciens sont à peu près les seuls dont la remise dans le rang accroîtrait — légèrement, oh ! combien ! — nos effectifs déficitaires.

Car c'est là ce qu'il ne faut point se lasser de dire et de redire : les embusqués, les fameux embusqués qui ne sont aujourd'hui que les occupants réguliers d'emplois réglementaires, peuvent bien parfois manquer à l'instruction — et leur absence est un inconvénient grave qu'on ne nie point et qu'il est d'un chef avisé de réduire autant que possible — mais ils ne manquent pas à la mobilisation. Un décret impossible supprimerait demain tous les employés qu'il ne mettrait pas — ou presque pas — plus d'hommes sur la ligne de combat. Cordonniers, tailleurs, infirmiers, ordonnances, etc., sont des hommes qui font campagne et qui se trouveront le fusil ou le sabre à la main mêlés à leurs camarades. On ne raccommode pas de culottes, on ne rapetasse pas de souliers pendant la bataille, et les ordonnances, à de très rares exceptions près, comme aussi les cuisiniers et les perruquiers, tiendront honorablement leur place de combat. Prétendez-vous supprimer les infirmiers ou les brancardiers, dont la plupart appartiennent à la réserve ? Qui battra la charge, ou qui donnera l'élan suprême à l'assaut, si vous dispersez les musiques et supprimez les trompettes, tambours ou clairons ?

Dans cet immense organisme si complexe qu'est une armée, il est puéril de vouloir tout ramener à la fonction dans le rang. Comme il y a des services indispensables pour assurer la nourriture, l'habillement, le logement, l'administration, les transports, la santé des troupes combattantes, et cela est inévitable de toute évidence, et parfaitement rationnel si l'on a soin de maintenir les services dans une légitime subordination — ainsi, au sein même des troupes combattantes, on ne saurait se passer d'employés. Tant que la nourriture quotidienne n'aura pas été assurée par une manne socialiste chaque jour tombée du ciel, il faudra en campagne des bouchers, des cuisiniers, des conducteurs de voitures à viande ou de cuisines roulantes, lorsque ce véhicule sera définitivement adopté. Parlera-t-on de supprimer ces embusqués ? Supprimera-t-on les maréchaux-ferrants, les bourreliers ?

Mais il serait préférable, dit-on, de demander en temps de paix à la main-d'œuvre civile ce qu'on exige en temps de paix des militaires ! Un civil ne peut-il pas ferrer des chevaux ou rembourrer les selles ? Sans doute, et dans les régiments d'infanterie, il n'en va pas autrement. Mais un régiment de cavalerie ne trouverait pas assez de maréchaux-ferrants ou de bourreliers pour son service dans la plupart des garnisons, et l'on ne voit pas comment il obtiendrait d'être suivi par eux, en manœuvres, en route, dans les camps. Le progrès ! on parle de progrès ! mais le recours à la main-d'œuvre civile est une conception effroyablement rétrograde, et c'est l'enfance de toute organisation militaire ! Il n'a pas toujours existé des tringlots, puisque c'est à Napoléon qu'on doit les premières formations embryonnaires du train des équipages. La main-d'œuvre civile assurait autrefois les transports. Etait-ce un progrès ?

Si elle présente des avantages si remarquables, pourquoi les membres du Parlement l'ont-ils condamnée dans le service du couchage qu'assurait la Société des lits militaires ? Ignorent-ils que cette opération a augmenté le nombre des employés militaires ?

Nous demandons qu'on ne nous fatigue plus les oreilles avec ces déclamations ridicules contre les employés. Là où la main-d'œuvre civile présente plus d'avantages que d'inconvénients — dans la fabrication du pain en temps de paix par exemple — on s'adresse à elle. Si quelques innovations — insignifiantes d'ailleurs — sont encore possibles dans cette voie, qu'on les tente, mais elles ne donneront pas à nos formations les effectifs qui leur manquent.

30 000 soldats du service auxiliaire occupent aujourd'hui des emplois que remplissaient naguère des hommes du service armé, qui pour la plupart rentraient dans le rang à la mobilisation. On n'ira guère au delà de ce progrès, — si c'en est un.

FLAMBEAU.

M. Poincaré est rentré à Paris

M. Poincaré quitte Londres

Sur le parcours de York-House, à la station de Victoria, une foule considérable s'était massée pour donner une dernière acclamation au président de la République.

M. Poincaré a été reçu à la station par le roi, le prince de Galles, le duc de Connaught, le prince Arthur de Connaught, sir Edward Grey, le lord-maire et un grand nombre de notabilités, et le président a pris congé du roi et des princes dans un salon spécial décoré de plantes et de fleurs par la Compagnie du South Eastern.

Le président a remis à M. Cosmo Bonsor, président du Conseil d'administration de la Compagnie, les insignes d'officier de la Légion d'honneur.

Le cortège passant à Hyde-Park-Corner